



NOCTURNE

Comment prient les cloches, la mer, la forêt et l'homme

LES CLOCHES

Seigneur ! Seigneur ! Seigneur entendez-vous nos voix ?
C'est pour tout l'univers que nous prions encore.
Donnez-nous les accents des éternels beffrois ;
Nous voulons répéter : " Que tout le monde adore ! "

LA MER

Quand l'étoile s'allume ou rayonne ta croix,
Ivre de tes grandeurs je chante à voix sonore,
Et je roule mon onde en bénissant tes loix ;
C'est pour aller vers toi que mon flot s'évapore !

LA FORÊT

De ton éternité que les accords sont doux !
Oh ! je veux essayer de les redire au monde.
Et je courbe la tête au souffle qui m'inonde !

L'HOMME

(S'élevant par les voix de la nature)

Me voici devant toi, seul, ô Père, à genoux.
Jésus reçois mon âme aux champs de l'harmonie ;
Je veux te voir en face et vivre de ta vie !

JULES GENDRON.

Montréal, 1889.

CHRONIQUE

DIEU VOUS BÉNISSE !

Nous sommes en plein hiver, il fait froid, les matinées sont sombres et les soirées tristes. C'est bien l'hiver ! et, avec lui, les rhumes, les nez rouges et les lèvres gâtées par le hâle. Et, comme un triste prélude, de tous côtés on entend les enrhumés, ou ceux qui vont l'être, envoyant à tous les échos les plus sonores éternuements qu'il leur soit possible de répercuter comme une menaçante annonce.

Et, instinctivement, sans en analyser les nuances, nous nous inclinons presque avec respect devant celui de nos semblables atteint de cet éternuement qui lui donne un air presque grotesque. Savez-vous d'où vient cette coutume, et pourquoi cet hommage à celui qui éternue ?

Autrefois, dans un temps qui n'est pas bien éloigné de nous, on ne manquait jamais d'ajouter : *Dieu vous bénisse !* Et les vieilles gens en ont même encore conservé l'habitude, si bien conservé même que, s'il ne se trouve pas auprès d'eux quelqu'un qui leur envoie le souhait protecteur, ils se l'adressent à eux-mêmes, dans la crainte que l'abstention ne leur soit une cause de malheur.

* *

Tout s'en va, tout change ou se modifie ; vieilles coutumes, vieilles mœurs, vieux monuments, vieux costumes, vieux langages et vieilles gens... Mais, devons-nous laisser passer indifféremment toutes ces choses du temps passé, sans nous demander quelle en a été l'origine et la raison d'être ?

Dans quelques années, à la génération prochaine, personne ne dira plus : *Dieu vous bénisse* et il ne se trouvera même plus un vieux de bonne foi pour retirer son chapeau en guise de politesse ; alors, on se rappellera ce *Dieu vous bénisse*, comme une chose du bon vieux temps, dont on doit conserver la tradition, pour ceux qui viendront après nous.

* *

Chez la nation juive on assure que le respect pour l'éternuement vient de ce que ce fût le premier signe de vie donné par le premier homme.

Cette pensée se retrouve aussi dans le paganisme où l'on affirmait que la statue faite par Prométhée, et animée par le rayon de soleil qu'il avait dérobé à Jupiter, avait révélé son existence par un formidable éternuement, qui avait, en le réveillant, excité la colère du maître du tonnerre.

Ces deux origines, dont nous ne pouvons vérifier l'authenticité ; mais que la tradition a fait passer à travers les siècles, suffiraient pour expliquer le respect attaché à l'éternuement par toutes les générations qui se sont succédé jusqu'à nos jours, mais ces traditions tombent en oubli... Cet

oubli vient-il de ce que notre horizon, s'agrandissant de plus en plus, nous n'avons plus de regards pour un passé qui a, pour toujours, fait place à l'avenir et à l'espérance ?

Nous sommes absorbés par la marche incessante qui nous conduit vers eux, et l'impatience de la vie en fait oublier les réalités.

* *

Cette légende, qui en vaut bien une autre, pourrait certes être acceptée comme la véritable, mais voilà que des chercheurs, ou des grincheux ne voulant pas être de l'avis de tout le monde, se sont avisés de trouver, dans les ouvrages de Plin, une mention indiquant que, du temps où il vivait, on avait l'habitude de s'incliner et de saluer respectueusement chaque fois qu'il arrivait à quelqu'un d'éternuer.

Cette coutume était même plus qu'une politesse. Elle dérivait d'un ordre des plus absolus donné par l'empereur Tibère, qui faisait punir sévèrement ceux qui y contrevenaient.

Autant qu'à Rome même, on trouve cet usage établi dans l'ancienne Grèce, où l'on avait l'habitude d'invoquer aussi les Dieux chaque fois que l'on était pris d'un éternuement... Nous retrouvons même cette coutume dans les pays lointains, l'Inde, la Chine, et même les peuplades africaines, rendant partout hommage, non à l'homme qui éternue, mais à l'éternuement lui-même.

* *

Parmi les nombreuses citations que nous trouvons en faveur du salut fait à l'éternuement, nous nous bornerons à mentionner celle que nous empruntons à Louis Tremblay :

L'empereur de Monomotapa, lorsqu'il éternue, est salué à haute voix par les officiers qui l'entourent, de manière à être entendu de la pièce voisine, où se tiennent d'autres officiers qui à leur tour, sont entendus par les gens de la rue, chargés de transmettre ce salut à tous ceux qui passent, et, de quartier en quartier, toute la ville est bientôt informée de l'éternuement impérial, et y répond pas des salutations unanimes.

Pauvres gens, que deviennent-ils lorsque leur empereur est sérieusement pris par un rhume de cerveau ?

Les habitants de Siam, nous dit encore Louis Tremblay, croient que l'éternuement est provoqué par le juge souverain, qui possède un livre où sont inscrits tous les noms humains et lorsque les yeux de l'Éternel s'arrêtent sur l'un d'eux, celui qui le porte éternue et est averti ainsi qu'il doit penser à la mort.

De tout cela que devons-nous conclure ?

Que nous avons beau chercher et remonter même à la naissance du monde, nous n'en sommes pas plus avancés pour connaître avec certitude l'origine du salut à l'homme qui éternue, et que s'il y a là pour nous un mystère, il nous conduira à penser toujours : *Dieu vous bénisse !*

CATHERINE PARR.

CONVERSATIONS DU JOUR

—Remarquez-vous que l'émancipation des femmes commence à se faire sur une grande échelle !

—Comment, si je le remarque ! j'en suis absolument stupéfait et troublé ! troublé et stupéfait !

—C'est une femme qui vient d'obtenir le prix de mathématiques, le prix Bordin, décerné par l'Académie des sciences.

—Une femme a encore dernièrement passé brillamment sa thèse et a été reçue médecin.

—Une autre a été reçue interne avant hier !

—Elles montent, monsieur, je vous dis qu'elles montent !

—J'en suis tout rêveur !

—Et moi, je me demande si tout cela n'est pas un songe. Depuis quelque temps, je regarde ma femme sans lui dire un mot.

—C'est comme moi !

—Je la regarde agir, je l'écoute parler et je me dis : Est-ce que vraiment elle est aussi intelligente que moi !

—C'est mon cas.

—J'hésite à me répondre. En somme, il est vrai que dans mon commerce je ne fais jamais rien sans la consulter.

—C'est comme moi.

—Je ne commande rien à mon tailleur, à mon chemisier sans qu'elle m'ait donné son avis.

—Moi de même...

—Elle écrit des lettres dans un très bon style ; j'avoue même que quelquefois c'est elle qui me corrige mes fautes de français.

—C'est tout à fait ce qui m'arrive.

—Mais, vous comprenez, de là à lui supposer une intelligence au moins égale à la mienne.

—Evidemment, il y a loin. Est-ce que vous êtes très intelligent ?

—Je le crois. Ainsi je fais de la peinture en amateur. L'autre jour, j'ai vendu un de mes tableaux vingt-deux francs, à cause du cadre qui m'en avait coûté cinquante. C'était une copie de Rosa Bonheur. J'ai dit à mon marchand : Si c'était l'original lui-même, qu'est-ce que vous en donneriez ?

—Soixante mille francs !

—Rosa Bonheur, c'est une femme.

—Oui, c'est ce que j'ai pensé. Bizarre ! bizarre ! est-ce que vraiment cette époque-ci serait en train de réparer une des grosses injustices humaines ?

—Tout est possible.

—Emanciper la femme ! C'est égal, cela me semble toujours drôle de voir ma belle-mère émancipée !

ARTHUR.

SI VOUS ÉTIEZ MALADE...

J'ai entendu plus d'une fois le dialogue suivant, et vous l'avez sans doute entendu comme moi : " Cette affaire, ou ce travail, ou cette visite, peut se remettre à demain.—Non, il faut que cela soit fait aujourd'hui.—Qu'importe un jour de plus ou de moins ?—Il importe beaucoup ; c'est un devoir, et je n'entends pas m'y dérober.—Et cependant, si vous étiez malade ? "

Ou encore, pour éviter à quelqu'un une fatigue ou un ennui, un ami complaisant lui souffle : " Si vous ne faites pas cela, un autre le fera à votre place. "

Dans d'autres circonstances, quand plusieurs personnes doivent faire une même chose, remplir un même devoir, on dira : " Vous pouvez vous abstenir sans inconvénient ; vos compagnons agiront, travailleront, parleront, voteront ; vous n'êtes qu'une unité, et une unité ne compte pas. "

Il y a ainsi toute une série de petits sophismes qui sont débités tous les jours par les plus honnêtes gens du monde. On s'est levé un peu fatigué, un peu souffrant : on avait à répondre à une lettre, et on jette la lettre au panier ; on devait sortir pour une affaire, et on reste chez soi les pieds sur les chenets. Une voix a murmuré doucement à votre oreille : " Pour une fois, qu'importe ? La république ne périra pas parce que tu te seras affranchi d'une petite corvée. —Eh ! sans doute, la république ne périra pas ; et si cette paresse ou cette indifférence devait être sans lendemain, le mal ne serait pas bien grand. Mais ce que vous avez fait aujourd'hui, qui vous dit que vous ne le recommencerez pas une autre fois ? Où est le vrai danger ? Dans l'habitude, qui se prend si facilement, de négliger les petites choses, et bientôt les grandes. L'effort qu'on n'a pas su faire un jour paraît plus dur le lendemain. La volonté, faute d'être exercée, s'affaiblit ; on glisse insensiblement sur la pente, et une heure vient où la fantaisie prend, dans notre vie, la place de la règle. "

Le pire est qu'on arrive à se tromper soi-même. Non seulement on ne fait plus ce qu'on devait, mais on s'excuse de ne le point faire. De sophisme en sophisme, de paradoxe en paradoxe, l'esprit est amené à voir une gêne inutile dans les devoirs quotidiens dont la vie est faite. On s'est affranchi un jour d'une visite à rendre, le lendemain d'une lettre à écrire, le surlendemain d'un travail à terminer : c'est un engrénage, et tous les devoirs peuvent y passer l'un après l'autre. On s'applaudit de s'être rendu libre, quand on est l'esclave de sa propre paresse. On se persuade, ayant fait mal, qu'on a bien fait. Tant qu'on est sincère avec soi, tant qu'on s'avoue franchement sa négligence ou sa faiblesse, tant qu'on se blâme d'avoir manqué à un devoir, on peut espérer de se corriger ; mais l'homme est perdu qui se trompe lui-même.

PAUL LAFFITE.